

Jean Joubert

*Bonjour,
Monsieur Bruyas!*



*L'histoire
d'un homme
jou de peinture*

Musée Fabre

*Mes vifs remerciements à Sylvain Amic
qui fut à l'origine de cet ouvrage,
et dont les conseils m'ont été précieux
et à Sara Sauvé, ma petite-fille, pour son affectueuse collaboration*

Edité par la Communauté d'Agglomération de Montpellier,
Musée Fabre,
avec le soutien de l'Association des Amis du Musée Fabre.

Clichés : Frédéric Jaulmes, Musée Fabre

ISBN : 2-901407-03-X

© Musée Fabre

Jean Joubert

***Bonjour,
Monsieur Bruyas!***

L'histoire d'un homme fou de peinture

Musée Fabre

Bonjour, Sara,

- Bonjour, Grand-père,

- Qu'est-ce que nous pourrions bien faire aujourd'hui ? Nous sommes déjà allés au jardin zoologique, au jardin des plantes, au planétarium, à la bibliothèque, au cinéma.

Nous avons vu Cassius le rhinocéros, les nymphéas, la lune et les étoiles, beaucoup de livres, quelques bandes dessinées (les meilleures) et Harry Potter sur grand écran. Maintenant, on pourrait aller au musée.

- Oui. Quel musée ?

- Le musée Fabre. C'est un grand musée de peinture, tu le sais, l'un des plus beaux de France. Bien sûr, on ne peut pas tout voir en une seule visite, mais, en ce moment, il y a une exposition des tableaux qui, jadis, ont été donnés au musée par un étrange collectionneur, Alfred Bruyas.

- C'est intéressant ?

- Ecoute, je sais que tu aimes les images et les histoires. Eh bien ! les musées sont pleins d'images de toutes sortes qui sont des tableaux. Et quand on regarde des tableaux, on peut inventer des tas d'histoires. Alors, ouvrons les yeux, les oreilles et les mille fenêtres de notre imagination.

Il était une fois... Oui, tout commence par une histoire, une histoire que je viens d'écrire, et que je vais te raconter : celle d'un petit garçon qui s'appelait Alfred. Alfred Bruyas exactement.



Doumenjou,
Portrait de Bruyas jeune, 1835
Fusain et aquarelle, 0,25 x 0,21 m.
Musée Fabre, legs Bruyas 1876, inv. 876.3.145

Il vivait à Montpellier, il y a plus de cent cinquante ans de cela. Son père était un riche banquier, et il espérait que son fils le suivrait dans cette profession. Alfred était un enfant sensible, fragile, mélancolique, souvent malade, et qui n'aimait rien tant que lire, contempler des gravures, et même accompagner ses parents lorsqu'ils allaient voir les tableaux du musée. De ces visites, il revenait ravi, exalté. La vie quotidienne lui paraissait ennuyeuse.

Il rêvait d'un autre monde, plus beau, plus inspirant.

Dans son adolescence, il décida : " Je serai peintre ! " Son père fut d'abord consterné, mais, comme il aimait son fils et connaissait sa fragilité, il ne fit pas obstacle à cette vocation.

Dès l'âge de dix-neuf ans, Alfred s'initia donc à la peinture dans l'atelier d'un maître, où il travaillait avec passion. Mais la passion ne suffit pas. Après deux années d'efforts, il dut se rendre à l'évidence : le génie, ni même le talent ne lui avaient pas été accordés. Il ne serait qu'un peintre médiocre.

“ Tout sauf la médiocrité ! ”, se dit-il. Alors il renonce. Puisqu’il peut puiser dans la fortune familiale, avec l’accord de son père, il achètera des tableaux, beaucoup de tableaux, il créera une collection, il fréquentera les grands peintres qu’il admire. Comme la plupart des jeunes artistes sont pauvres et qu’il est riche, il pourra les aider.

Il leur commandera des tableaux et souvent son propre portrait. Ce sera pour lui une autre façon d’entrer dans le monde de la peinture.

D’année en année il accumulera trente-deux portraits à tous les âges de sa vie.



Auguste Glaize,
Portrait de Bruyas, 1848
Huile sur toile, 0,60 x 0,50 m.
Musée Fabre,
don Bruyas 1868, inv. 868.1.54



Alexandre Cabanel,
Portrait d'Alfred Bruyas, 1846
Huile sur toile, 0,74 x 0,62 m.
Musée Fabre,
don Bruyas 1868, inv. 868.1.4



Thomas Couture,
Portrait d'Alfred Bruyas,
1850
Huile sur toile, 0,60 x 0,50 m.
Musée Fabre, don Bruyas
1868, inv. 868.1.11

Certains se moqueront de ce qu’ils considèrent comme une manie, le ridiculiseront, le tiendront même pour fou.

Mais, après tout, nous pouvons le comprendre. Et puis, dans cette galerie de portraits, il y a quelques chefs-d’œuvre.

Etrange visage ! La barbe rousse et touffue, le long nez droit, le teint pâle, la tristesse toujours dans le regard. Monsieur Bruyas, dans ses multiples portraits, jamais ne sourit.

Moi : Qu'est-ce que tu penses de Monsieur Bruyas ? Tu le trouves beau ?

Sara : Pas très beau. Pourquoi tu l'appelles *Monsieur* Bruyas ?

Moi : Comment veux-tu que je l'appelle ?

Sara : Tout à l'heure, c'était Alfred ?

Moi : Quand il était enfant. Maintenant, c'est un monsieur, alors je l'appelle *Monsieur*.

Sara : Bon ! Et pourquoi il ne sourit jamais ?

Moi : Il est comme cela, depuis son enfance. Riche et triste. Malade aussi. Et puis il ne se console pas vraiment de n'avoir pas pu devenir un grand peintre.

Sara : Tiens, pourtant, dans ce grand tableau c'est bien lui, là au milieu. Pour une fois, il a l'air plutôt gai. On dirait presque qu'il sourit.

Moi : Oui, c'est vrai, mais dans sa barbe.

Elégant, comme toujours, Monsieur Bruyas tient dans sa main un verre de vin, il regarde dans les yeux une jolie dame. C'est l'été dans une forêt d'ombre et de lumière. Il est entouré d'amis. Tout pour être heureux, en somme. Pour lui, c'est une journée exceptionnelle.

De plus, le voici encore dans un tableau. Et juste au milieu. Cela aussi, c'est le bonheur !



Auguste Glaize,
Olim, Souvenir des Pyrénées. Le goûter champêtre, 1850 - 51
Huile sur toile, 1,45 x 1,13 m.
Musée Fabre, achat de la Ville 1938, inv. 38.5.1

Donc, Monsieur Bruyas achète des tableaux, beaucoup de tableaux, avec passion toujours. Il en oubliera même de se marier, de fonder une famille. C'est la peinture qui lui tient lieu d'épouse et de famille.

Dans sa luxueuse maison, les tableaux peu à peu garnissent les murs, ceux de son cabinet de travail surtout.

C'est là qu'il passe des heures à les contempler. Il en prend un, il le pose sur un chevalet, s'assied, le regard fixé sur la toile. Comme par magie, il entre dans le tableau. Plus réel que le réel.

Parfois aussi, il invite des amis, pour partager ce bonheur.



Auguste Glaize,

Intérieur du cabinet de Bruyas, 1848

Huile sur toile, 0,50 x 0,60 m.

Musée Fabre, legs Bruyas 1876, inv. 876.3.43

Sara : Les murs sont complètement couverts de tableaux. C'est bizarre !

Moi : Oui, c'est comme cela que les tableaux étaient présentés jadis. Maintenant, les musées sont très différents, et les toiles isolées les unes des autres.

Sara : C'est mieux ! Et qui sont tous ces gens sur le tableau ?

Moi : Des amis. Il y a Alfred Bruyas, tu le reconnais, et son père, le banquier, le quatrième, à partir de la gauche

Sara : Tiens ! on dirait qu'un enfant est caché, en bas, derrière la statue. Qu'est-ce qu'il fait là ?

Moi : Tu as de bons yeux. Il faut vraiment regarder de près. Ce qu'il fait là ? Mystère. Peut-être un lutin qui s'est échappé d'un tableau.

Monsieur Bruyas n'est pas marié, mais il a une amie. Peut-être la femme qui apparaît sur cette toile. De dos, élégante. De belles épaules. On ne voit pas son visage. Ce n'est pas le tableau posé sur le chevalet qu'elle regarde, mais Alfred, dirait-on.

L'amie de Monsieur Bruyas s'appelle Léa. Elle est follement amoureuse. Lui : courtois, gentil, mais lointain. L'esprit ailleurs.

Bien sûr, Léa est jalouse.

Monsieur Bruyas a posé sur un chevalet un portrait de femme qu'il a acheté à son ami, le peintre Cabanel.



Alexandre Cabanel,

Albayde, 1848

Huile sur toile, 0,98 x 0,80 m.

Musée Fabre, don Bruyas, 1868, inv. 868.1.7

Non, ce n'est pas Léa, mais une mystérieuse Albaydé qu'un poème de Victor Hugo a inspiré au peintre.

Albaydé est assise sur un sofa, vêtue, à demi-dévêtue, d'une robe vaporeuse aux beaux plis. Son visage ravissant est empreint de la même mélancolie que celui de Monsieur Bruyas, qui la contemple. Une âme-sœur, songe-t-il, et un élan d'amour démesuré le transporte. Ah, s'il pouvait traverser la toile et la rejoindre ! Dans le tumulte de son cœur, il répète : " Albaydé, Albaydé. "

Mais pourquoi, derrière le visage de la jeune femme, y a-t-il cette forêt sombre et profonde : arbres géants, feuilles aigües comme des lames, ciel d'orage ?

En silence, Léa est entrée dans la pièce. Elle a vu l'homme qu'elle aime, immobile et le regard tendu vers cette autre femme, pour lui, elle le devine, plus réelle que le réel.

Il n'a pas tourné la tête.

Alors, elle, si calme, si douce, tout à coup déchirée par la jalousie, s'enfuit, les poings serrés, le cœur battant.

Une heure plus tard, Léa revient, et elle constate qu'Alfred s'est absenté. La pièce est vide, mais Albaydé est toujours là, dans un rayon de lumière.

Léa saisit un coupe-papier, s'approche du tableau, brandit son arme. Mais, au moment de frapper, son regard croise celui de la jeune femme, sa rivale, et elle y perçoit une telle tristesse que sa main retombe.

Sara : Et qu'est-ce qu'elle fait ensuite, Léa ?

Moi : D'abord, elle se désespère, elle verse quelques larmes. Mais, comme elle est intelligente et même un peu rusée, elle cherche une solution.

Sara : Et qu'est-ce qu'elle trouve ?

Moi : Elle sait que le peintre Glaize doit faire un autre portrait de Monsieur Bruyas. Elle va le voir, elle le supplie de l'introduire, elle, d'une manière ou d'une autre dans ce tableau. Il accepte, mais comment faire ? Il réfléchit. Enfin, il a une idée : elle jouera le rôle d'une muse, couronnée de laurier, près de son modèle.

Léa, la voici dans le tableau, visible, bien visible. Petite, avec un beau visage. Elle a un sourire satisfait et un peu craintif à la fois. Elle tient à la main une fleur.

Monsieur Bruyas, géant, la domine. Il est superbe, comme toujours, mais, cette fois, il porte un burnous aux vives couleurs et un vaste chapeau. Un foulard jaune. A l'un de ses doigts une grosse bague noire. Le regard triste, comme toujours.

Sara : Il est déguisé en cow-boy !

Moi : Non, le burnous vient d'Afrique du Nord,

Sara : Et le chapeau !

Moi : Ah ! le chapeau, c'est une autre affaire.

Sara : Un cow-boy, je te dis.



Auguste Glaize,

Alfred Bruyas (portrait dit *Le burnous*), 1849

Huile sur toile, 1,44 x 1,14 m.

Musée Fabre, don Bazille-Meynier de Salinelles, inv. 52.11.1

C'est nous que Monsieur Bruyas regarde, et non pas la jeune femme qui s'est glissée à côté de lui dans le tableau. Ou plutôt on dirait qu'il se regarde lui-même dans un miroir.

Oui, chaque portrait devient pour lui un miroir.

Dans une exposition, à Paris, Monsieur Bruyas a découvert une toile de Courbet, un jeune peintre réaliste qui fait scandale : *Les baigneuses*.

Une femme dénudée, corpulente, vue de dos, sort d'une rivière, tandis qu'une autre femme, assise, à demi-dévêtue, la regarde. Toutes deux font, du bras, un geste énigmatique.

Près d'elles, des vêtements éparpillés. Et alentour un bois touffu qui donne à cette lourde chair comme un écrin de feuillage et d'ombre.

Coup de foudre de Bruyas, non pas sans doute pour la dame, mais pour le talent et la vigueur du peintre. " Voici l'art libre, s'écrie-t-il. Cette toile m'appartient ! ”.

Moi : Qu'est-ce que tu en penses ? Tu as le coup de foudre, toi aussi ?

Sara : J'aime bien la forêt. Mais cette femme, elle est vraiment grosse. Tu as vu ces fesses ! Pourquoi est-ce que les femmes sont toujours si dodues dans la peinture ancienne ?

Moi : Pas toujours, mais il est vrai que jadis on se faisait une autre idée de la beauté féminine. C'est récemment que l'on a inventé la minceur. Ici on est très loin d'Albaydé, par exemple. Cabanel nous montrait une femme idéale. Courbet, lui, veut rester aussi proche que possible de la nature, du réel. D'ailleurs on dit que pour la grande baigneuse, il s'est inspiré d'une photo.

Sara : Ces deux femmes en train de se baigner dans une forêt, ça n'est pas très réel.

Moi : Très juste ! Pas plus que leur geste bizarre. Donc le réel de Courbet n'est pas vraiment le réel. C'est le réel de la peinture.

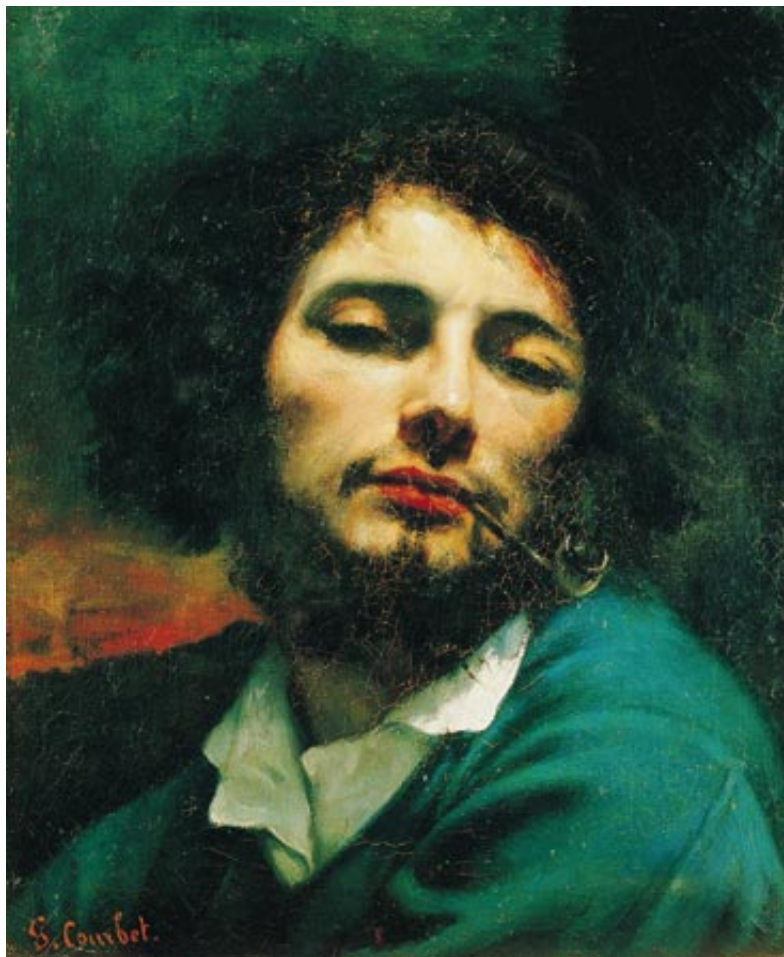
Sara : Et Léa, elle en était jalouse de ce tableau ?

Moi : Non.



Gustave Courbet,
Les baigneuses, 1853
Huile sur toile, 2,27 x 1,93 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.19

Monsieur Bruyas a acheté *Les baigneuses*. Il brûle de faire la connaissance de Courbet. Les deux hommes se rencontrent. C'est le début d'une longue et féconde relation. Faut-il parler d'amitié ? Pas vraiment. De toute évidence, Bruyas est fasciné, Courbet, intéressé.



Gustave Courbet,
L'homme à la pipe, vers 1850
Huile sur toile, 0,46 x 0,38 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.18

Etonnante, de la part d'un homme raffiné, souffrant, mélancolique, cette passion pour ce peintre robuste, sensuel et parfois grossier. En apparence, tout les sépare, mais c'est l'amour de la peinture qui les unit.

Monsieur Bruyas a également acheté un autoportrait de Courbet : *L'homme à la pipe*. Il regarde ce visage, aux yeux mi-clos, aux cheveux et à la barbe ébouriffés, à la bouche goulue qui semble faite pour mordre dans la vie.

Sara : Ah oui ? Moi je trouve qu'il à l'air plutôt fatigué et vulgaire.
Moi : tu n'as pas tort. D'une part, il se donne le genre artiste, d'autre part il a dû mener des combats difficiles et souvent épuisants. C'est peut-être cela que tu vois sur son visage. Mais on sent qu'il a des ressources de vitalité et d'énergie. Tu ne trouves pas qu'il est beau ?

Sara : Non, pas très !

Monsieur Bruyas, lui, croit au génie de Courbet. Il décide de l'inviter à Montpellier, de l'héberger et de lui commander des tableaux.

Courbet accepte. L'intérêt passionné que lui porte Bruyas le touche. Et puis ce collectionneur est riche et généreux.

Comme la plupart des peintres, Courbet mène une existence difficile, et le réalisme parfois brutal de ses tableaux provoque de violentes critiques. Ne dit-on pas que l'empereur Napoléon III, découvrant *Les baigneuses* dans une exposition, aurait fait le geste de les cravacher.

Voici donc Courbet à Montpellier, chez Bruyas, avec Bruyas, dont il fait le portrait. Mais il peint aussi sur le motif. Dès le matin, il part dans la campagne, portant sur son dos son attirail. Lui arrivait-il de croiser Bruyas sur quelque chemin de terre ? C'est douteux. Le mécène, souvent malade, restait alité dans sa chambre ou s'attardait dans son cabinet, parmi ses chères peintures.

Cette rencontre a peut-être eu lieu, mais elle est probablement le fruit de la double imagination du peintre et de son mécène.

Quoi qu'il en soit, l'attitude des trois personnages est révélatrice : Monsieur Bruyas, élégant, respectueux, un peu solennel dans son salut ; Courbet robuste, vêtu en homme du peuple, la barbe en bataille et un port de tête orgueilleux, presque arrogant. La courte canne de Bruyas est mince, à pommeau d'argent. Celle du peintre est un long et solide bâton, presque un pieu. Quant au domestique, qui porte le manteau de son maître, il donne tous les signes de l'humilité.



Gustave Courbet,
La rencontre ou Bonjour, Monsieur Courbet, 1854
Huile sur toile, 1,32 x 1,51 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.23

Toute la journée, Courbet peint dans la garrigue, au bord de la mer ou dans un atelier que Bruyas lui a aménagé. Il peint farouchement, comme un maçon bâtit un mur ou comme un paysan laboure sa terre. Puis, le soir, il range ses pinceaux, ses couleurs, et il va traîner dans les cabarets de la ville. Il boit de la bière, fume sa pipe, courtise les filles, et, avec ses camarades de beuverie, entonne des chansons gaillardes. C'est cela, Courbet, à la fois un génie et un voyou.

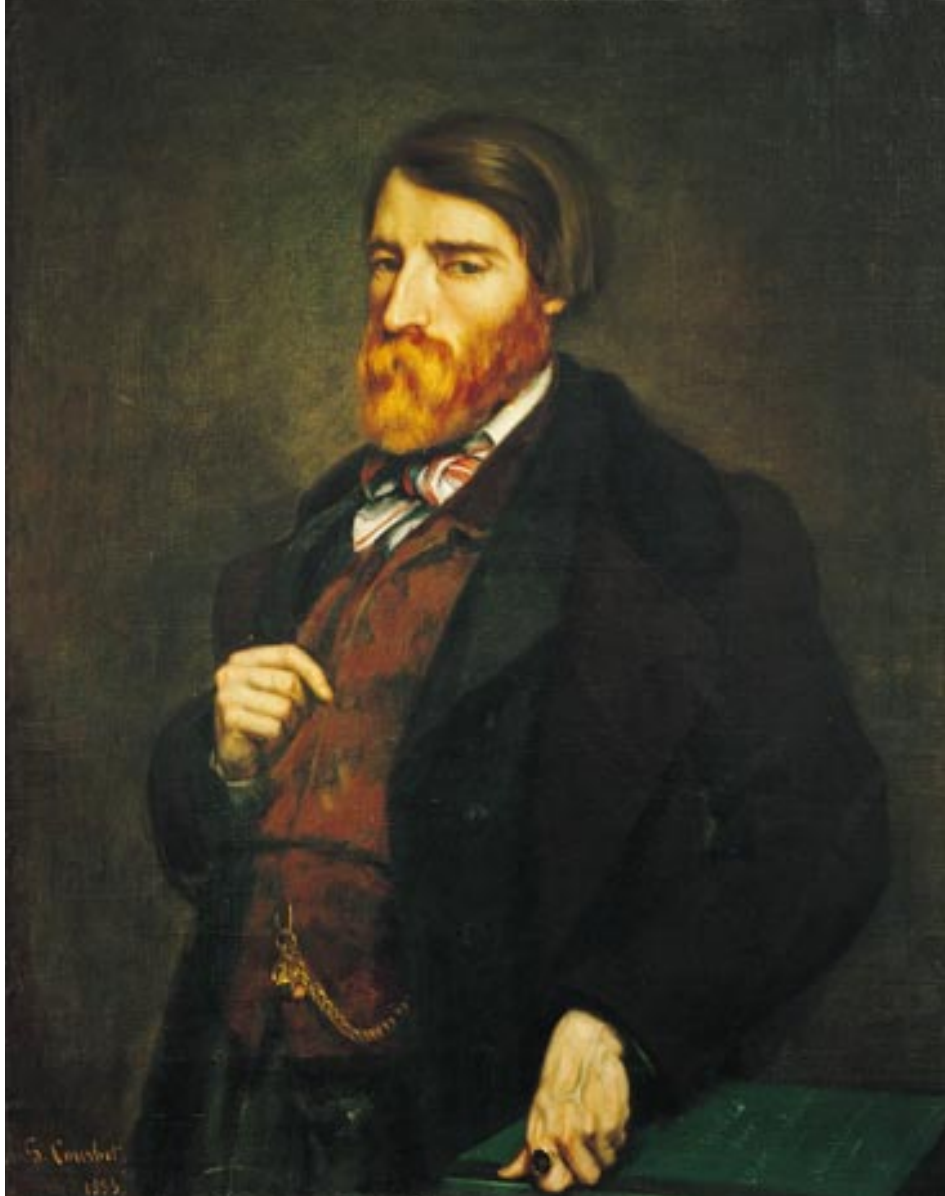
Sara : Un voyou ? Ah, tu vois bien ! Tu le dis toi-même. Je le sentais en regardant son *Homme à la pipe*.

Moi : J'ai un peu exagéré en utilisant le mot voyou. J'aurais dû dire que de temps à autre il aimait s'encanailler.

Sara : J'aime bien ce mot. J'imagine que Monsieur Bruyas, lui, n'allait pas s'encanailler.

Moi : Sûrement pas. Ce n'était pas du tout son genre !

Pendant que Courbet s'encanaille, Monsieur Bruyas, dans son cabinet, à demi étendu sur un fauteuil, contemple son propre portrait que vient d'achever Courbet.



Gustave Courbet,
Portrait d'Alfred Bruyas, dit Portrait-solution, 1853
Huile sur toile, 0,92 x 0,74 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.21

Sur le portrait, la lumière du soir accentue la pâleur du visage.
Bruyas se lève, allume une lampe. Parfois, il tousse. Parfois aussi,
le mouchoir qu'il presse contre sa bouche est taché de sang.

Une nuit, Bruyas fait un rêve. Il avance dans un long couloir très sombre, à peine éclairé, çà et là, par de vagues torches qui brûlent en dégageant une fumée rougeâtre. Il marche de plus en plus difficilement, comme si ses pieds collaient au sol. Enfin, il pousse une porte, et il pénètre dans une salle voûtée. Là, en face de lui, son portrait le regarde. Mais, tandis qu'il s'en approche, le visage, sur la toile, frémit, ondule, comme s'il était travaillé par un feu intérieur, et lentement se transforme, laissant place à un autre visage : celui de Courbet. C'est maintenant un miroir, dans lequel, lui, Bruyas, a pris les traits de *L'homme à la pipe*.

Il est devenu le peintre, réalisant ainsi le vieux rêve de son enfance et de son adolescence. Une vigueur nouvelle l'habite, il respire librement. Le bras tendu, il se voit poser les dernières touches de couleur sur cette *Fileuse endormie*, dont il est, lui, Bruyas-Courbet, l'auteur inspiré : le rouge sur la quenouille, le bleu sur le châle qui couvre les épaules de la jeune paysanne assoupie dont les mains sur sa robe grossière reposent, tandis que le rouet s'est immobilisé.



Gustave Courbet,
La fileuse endormie, 1853
Huile sur toile, 0,91 x 1,16 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.20

Ah, bonheur indicible d'avoir enfin créé cette toile, après tant d'autres, et de sentir en lui, au plus profond, souffler le vent du génie !

Dans son rêve, Monsieur Bruyas voit le tableau grandir, et, devenu géant, occuper tout l'espace.

Puis soudain des torches s'éteignent, et dans la grotte tombe une épaisse nuit.

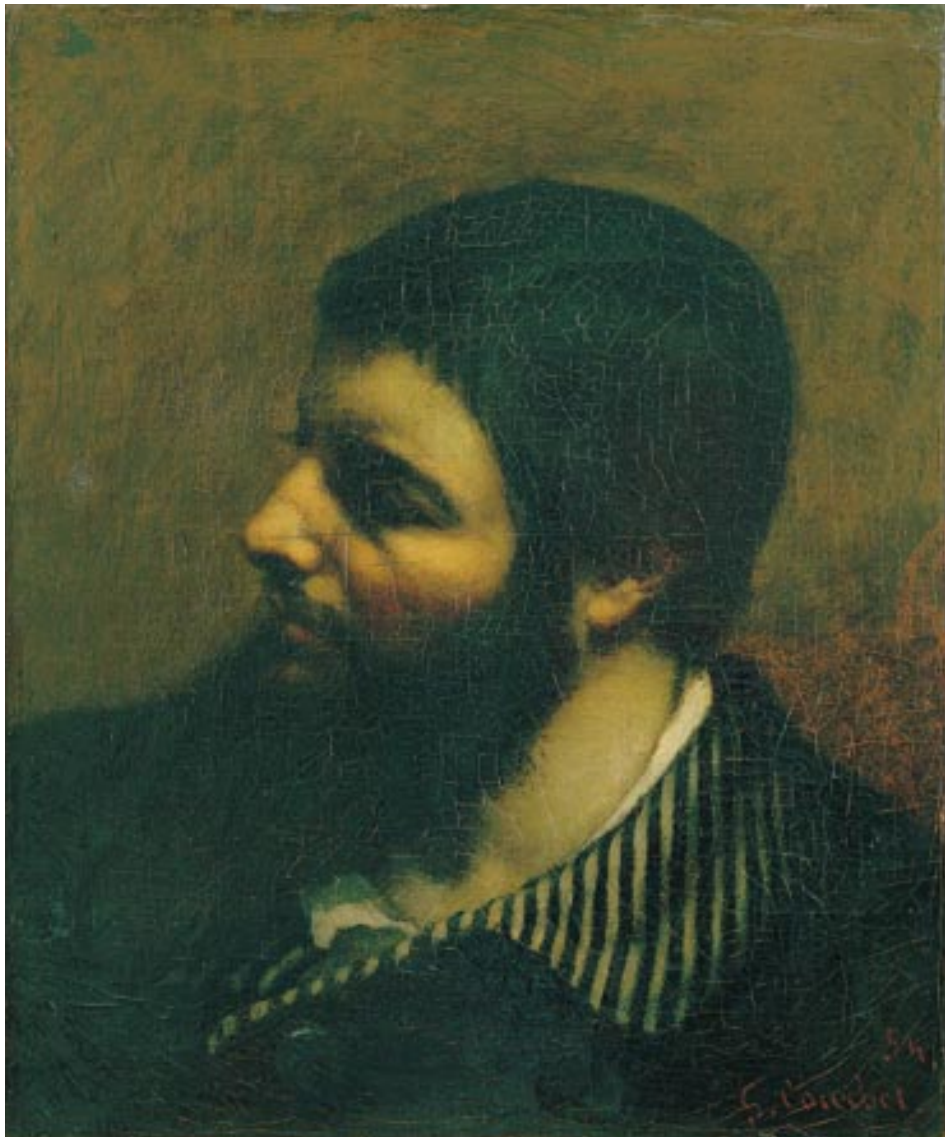
Bruyas s'éveille, en sueur, la bouche amère, désenchanté. Quatre heures du matin : l'heure la plus trouble. Il ne dormira plus jusqu'à l'aube.

Sara : Et, après s'être réveillé, est-ce qu'il a continué à se prendre pour Courbet ?

Moi : Oui et non. Pendant quelques instants, ce n'était pas très clair dans son esprit. Il aurait tellement aimé être un grand peintre et avoir la santé et la force de Courbet. Et puis, au fond, peut-être qu'il aurait aimé courir les cabarets, fumer la pipe et boire de la bière. Qui sait ?

Sur une commande de son hôte, Courbet a fait un nouvel auto-portrait. On devine, à son attitude, qu'il est en train de peindre.


C'est dit-il le portrait d'un "homme libre". Curieusement, il porte une veste empruntée à Bruyas. Est-ce pour ce dernier une manière magique de s'approprier Courbet ? Ou bien Courbet se prendrait-il pour Bruyas ? Mystère des relations humaines !



Gustave Courbet,
Autoportrait dit au col rayé, 1854
Huile sur toile, 0,46 x 0,38 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.22



Gustave Courbet,
Le bord de mer à Palavas, 1854
Huile sur toile, 0,37 x 0,46 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.24



Courbet a découvert la plage, à Palavas. A cette époque, la côte est déserte, à l'exception de ce petit village de pêcheurs. Le peintre est là, seul, face à l'immensité : le sable, la mer verte et bleue, avec des reflets sombres, et le ciel infini, au-delà de l'horizon.

C'est une image puissante de la nature qu'il aime et avec laquelle il se sent en harmonie. Et l'homme sur le tableau, face à la mer, c'est lui, dit-il, qui salue l'immensité.

Sara : Il est petit, on ne voit pas très bien sa tête, mais si on regarde de près, on dirait plutôt que c'est Bruyas. Sa silhouette.

Moi : Oui, son allure. On peut en effet se poser la question.

Pour Monsieur Bruyas, qui a aussitôt acheté la toile, pas de doute, il s'est reconnu dans le personnage élégant, svelte, appuyé sur une mince canne – qui figure aussi dans *La rencontre* - et non pas sur le bâton grossier qu'utilise le peintre. Oui, c'est bien lui, quoi qu'en dise Courbet, et, dans cette certitude, il lui semble que le rêve d'une nuit magique se prolonge.

Sara : Et Courbet, le vrai Courbet, qu'est-ce qu'il devient ? Il est resté longtemps à Montpellier ?

Moi : Quelques mois. Puis, il est parti. Il écrit à Monsieur Bruyas de longues lettres dans lesquelles il lui parle surtout de sa peinture, de ses expositions. Mais son absence a creusé un vide.

Courbet est parti. Heureusement Bruyas connaît d'autres peintres : Glaize, Cabanel, Tassaert, Delacroix. Delacroix surtout, qui, lui, est célèbre.

Sara : Il n'était pas célèbre, Courbet ?

Moi : Pas autant. Mais surtout il faisait scandale en peignant des gens du peuple, des paysans, des ouvriers, des visages aux traits grossiers. Delacroix, lui, était un romantique, avec des sujets plus nobles. Il séduisait beaucoup plus le public de l'époque.



Alfred Bruyas dans l'atelier de Delacroix, 1856
Dessin au lavis d'encre de chine attribué à Eugène Delacroix.
Reproduit dans R. Huyghe *Delacroix ou le combat solitaire*, Paris, 1962, p. 207, pl. 150.
Ancienne collection Choiseul.

Delacroix, Bruyas l'a rencontré à Paris, durant l'un de ses séjours, qui d'ailleurs deviennent de plus en plus brefs. Il a posé pour lui, dans son atelier. Un autre portrait donc, et l'achat de nouvelles toiles.



Eugène Delacroix,
Portrait d'Alfred Bruyas, 1853
Huile sur toile, 0,93 x 0,74 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.41

Monsieur Bruyas a acheté *Les femmes d'Alger* à Delacroix. C'est pour lui, toujours souffrant, une manière de voyager, en rêve, dans des pays lointains, d'échapper aussi à l'incompréhension grandissante de son entourage et de sa famille, qui déplorent ce qu'ils appellent " ses folies capricieuses et dépensières ". Même son père s'inquiète et lui demande de réduire ses achats.

Il y a pourtant beaucoup à faire pour compléter une collection qui devrait représenter l'essentiel de la peinture de son époque avec les œuvres des vingt plus grands artistes. C'est cela qu'il veut, mais l'argent risque de manquer.

A la souffrance du corps s'ajoute celle de l'esprit.

Mais devant le charme de cette toile où, dans un clair-obscur, nuancé d'une lumière rousse, trois jeunes femmes s'alanguissent, son imagination prend son vol et l'arrache à la pesanteur du réel.

C'est comme s'il était entré dans ce tableau.

On l'invite à s'asseoir sur un coussin. On lui sert du thé à la menthe sur une table basse. Une femme, dans l'ombre, pince les cordes d'une guitare, et fredonne une chanson. Il y a dans l'air une odeur d'encens.



Eugène Delacroix,
Femmes d'Alger dans leur intérieur, 1849
Huile sur toile, 0,85 x 1,12 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.38

Sara : J'ai trop chaud !

Moi : C'est à cause de l'Afrique

Sara : Non, c'est le musée.

Moi : Tiens, asseyons-nous sur cette banquette, en face d'un tableau rafraîchissant. Celui-là, par exemple. On peut aussi se reposer dans les musées.

Pendant les grandes chaleurs des étés du Sud, Monsieur Bruyas étouffe. Il se réfugie dans son cabinet, et il pose sur un chevalet des paysages de régions plus clémentes : L'Île-de-France, le Nord, l'Angleterre.

Cette *Matinée, soleil levant*, par exemple, une toile de Corot. Là, c'est une autre atmosphère, la fraîcheur de l'aube, une brume légère sur la vallée, un ciel pâle qui à peine se colore et dont la lumière frôle, sur la droite, deux arbres frêles.

C'est une vision reposante pour un homme qui souffre des excès du climat.

Sara : Et Léa, qu'est-ce qu'elle est devenue ? Tu n'en parles plus. Pourquoi ? Je l'aimais bien.

Moi : Les années ont passé. Elle a fini par quitter Monsieur Bruyas. Elle trouvait que la peinture occupait trop de place dans sa vie. D'ailleurs, il a rencontré une autre femme, Berthe, une autrichienne. Il aura même une fille avec elle. Mais au fond, je crois que c'est Léa qu'il aime encore.



Jean-Baptiste-Camille Corot,
Matinée, soleil levant, 1853
Huile sur bois, 0,25 x 0,35 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.14



Octave Tassaert,
Ciel et enfer, 1850
Huile sur toile, 2,16 x 1,58 m.
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.76

Si Monsieur Bruyas connaît des moments de calme et presque de bonheur lorsqu'il voyage dans ses tableaux familiaux, il affronte aussi des périodes d'inquiétude et même d'angoisse. L'âge, la maladie qui continue de l'accabler, le remords peut-être de ne pas avoir épousé Berthe, la nostalgie d'une autre femme – Léa – secrètement aimée et désormais perdue : autant de soucis pour cet homme vieillissant.

C'est d'un autre œil qu'il regarde le vaste tableau : *Ciel et enfer*, qu'il avait commandé, quelques années plus tôt, à son ami Tassaert : tout un monde grouillant, obscur, qui maintenant l'obsède.

Du côté de l'enfer : des monstres, des démons, des femmes suppliciées, des serpents. L'épouvante !

De l'autre côté, celui du ciel, la montée vers un archange de lumière ; et l'homme qui, tendu vers l'apparition radieuse, soutient une femme chancelante – Léa ? – ressemble encore à Bruyas.

Mais, dans les cauchemars qui l'agitent, pendant les nuits de fièvre, ce sont les monstres de l'enfer qui, visqueux, se glissent dans sa chambre.



Léon Cogniet,
Tête de femme et d'enfant, vers 1824
Huile sur toile, 0,55 x 0,46 m.
Musée Fabre, legs Bruyas 1876, inv. 876.3.19

Sara : Et là, ce tableau, qu'est-ce que ça peut bien être ? Une tête de femme. Elle a l'air terrorisé. Tu as vu ses yeux, sa bouche. On dirait qu'elle empêche son enfant de crier. Lui aussi a peur. Je crois que c'est Berthe, avec sa fille...

Moi : Tiens, toi aussi tu commences à inventer une histoire !

Sara : Alors, tu crois que c'est Berthe ?

Moi : Pourquoi pas ! On est libre de tout imaginer. Si tu considères qu'il s'agit de Berthe, disons qu'elle n'a pas l'air heureux.

Sara : Elle a vu quelque chose de terrible.

Moi : Oui, mais, rassure-toi, ce n'est pas Berthe. Nous savons qu'il s'agit d'un détail d'un tableau beaucoup plus vaste : *Le massacre des innocents*, qui se trouve dans un autre musée. Tu te souviens ? Après la naissance de Jésus, le roi Hérode, furieux d'apprendre que serait né " le roi des Juifs ", envoie ses soldats égorger tous les enfants en bas âge. C'est le portrait d'une mère qui voit approcher les assassins.

Ce tableau, depuis des semaines, est accroché au mur, en face de la table de travail. Pendant des heures, cette femme et Monsieur Bruyas se regardent, les yeux dans les yeux. Elle est terrible, infatigable. C'est lui qui, le premier baisse ses paupières.

Sara : Encore un portrait de Monsieur Bruyas. Ah ! il a l'air vraiment vieux.

Moi : Pas si vieux que cela, cinquante-cinq ans, mais il est épuisé, amaigri, les yeux toujours tristes. Il ne va pas vivre très longtemps.

Sara : Et quel appartement bizarre ! Cette lampe, ces statues sur le bureau...

Moi : Son cabinet de travail. Les deux bronzes sont des œuvres de Barye, un sculpteur qu'il admirait.

Sara : La peinture ne l'intéresse plus ?

Moi : Si, plus que jamais. D'ailleurs, après la mort de son père, il a hérité d'une vraie fortune et il a pu acheter beaucoup de tableaux. Puis, il a décidé de donner sa collection au musée Fabre, pour que tous puissent en profiter. Ses tableaux occupent trois salles. Il va souvent les voir, comme on rend visite à des amis très chers.



Edouard Antoine Marsal,
Alfred Bruyas dans son cabinet de travail, 1876
Huile sur toile, 0,61 x 0,48 m.
Musée Fabre, don Alicot 1998, inv. 98.6.10

1876 : Monsieur Bruyas s'affaiblit de jour en jour. Dès le début du mois de décembre, il doit s'aliter. Il ne quittera plus sa chambre.

C'est un bel hiver, lumineux et ensoleillé, mais la lumière fatigue le malade, et les volets restent clos. Une lampe veille à son chevet. Les yeux fermés, il laisse défiler dans sa mémoire ses tableaux les plus aimés : *Albaydé*, *Les baigneuses*, *La fileuse endormie*, *La rencontre*, *Les femmes d'Alger*, et les autres. Il n'a rien oublié. Mais ce qu'il garde près de lui, c'est une image étrange, une lithographie – *Le rêve dans la vie* - dans laquelle se mêlent des reproductions de tableaux (*Ciel et enfer* et *Le Christ couronné d'épines*, dont le visage est celui de Bruyas), trois photographies de lui-même, et, au centre, le portrait d'une belle jeune femme, Léa, jadis aimante et sacrifiée.

Regrets. Remords. A-t-il compris enfin que ce qui l'habitait, lui, Bruyas, était une unique passion pour la beauté ?

Beauté de l'art, beauté d'une femme, beauté du ciel.

Jules Laurens,

Le rêve dans la vie

Lithographie, 0,36 x 0,25 m., gravure d'après un montage de Verdier et de Tassaert
Musée Fabre, don Bruyas 1868, inv. 868.1.96

Pourtant, c'est encore de ses tableaux qu'il préfère parler.

Chaque jour, un vieux gardien du musée, un serviteur fidèle, vient lui rendre visite. Il s'assied à son chevet, et, pendant des heures, ils parlent de peinture.

C'est, dit-on, les yeux fixés sur cet homme, et presque dans ses bras, que Monsieur Bruyas rend le dernier soupir, le 1^{er} janvier 1877, à onze heures du matin.

Sara : Le 1^{er} janvier ! Le jour de l'an ! C'est étrange.

Moi : Oui, une mort étrange pour un homme étrange.

Sara : Et il est vraiment mort comme ça, dans les bras du gardien ?

Moi : On le dit. Mais qui sait ? il s'agit peut-être d'une légende.

Pourtant les légendes sont souvent plus belles que la réalité, et aussi vraies à leur manière. Vois-tu, lorsque j'ai commencé cette histoire, je savais un certain nombre de choses sur Alfred Bruyas et sur sa collection, mais, au fur et à mesure que j'écrivais, mon imagination s'est mise en mouvement, et je me suis permis d'inventer. Tu te souviens que Bruyas se prenait pour Courbet. Et bien, moi, parfois, je me suis pris pour Bruyas.

Sara : C'est une belle histoire, mais la fin est un peu triste.

Moi : Un peu triste, oui, comme toutes les vraies fins. Mais pas tant que cela, si on y réfléchit bien, puisque, avant de s'éloigner du monde, Monsieur Bruyas nous a laissé tout ce que nous avons pu voir aujourd'hui. C'était une façon de survivre. Et, au fond, c'est lui qui nous a accompagnés de tableau en tableau, comme un bon guide. Au début, quand nous sommes entrés, nous l'avons salué en disant : " Bonjour, Monsieur Bruyas ".

Sara : Oui, et maintenant on peut lui dire : " Merci et au-revoir, Monsieur Bruyas ".



Charles Matet,

La main d'Alfred Bruyas,

Fragment d'un portrait découpé par Alfred Bruyas

Huile sur toile, 0,25 x 0,20 m.

Musée Fabre, legs Bruyas 1876, inv. 876.3.62

Achevé d'imprimer mai 2003
Conception graphique Contrepoint

**Bonjour,
Monsieur Bruyas!**
*L'histoire d'un homme
fou de peinture*

*" Est-ce que tu aimes les images,
les histoires ?
Oui ? Eh bien les musées sont pleins
d'images de toutes sortes qui sont des
tableaux. Et quand on
regarde des tableaux, on peut inventer
des tas d'histoires.*

*Alors, ouvrons les yeux, les oreilles, et
les mille fenêtres de notre imagination".*

*L'auteur et sa petite fille explorent une
exposition consacrée au fonds du
collectionneur Alfred Bruyas, au Musée
Fabre de Montpellier.
A propos de quelques toiles et des
aventures de l'étrange Monsieur Bruyas,
le dialogue s'engage.*

A PARTIR DE 8 ANS



Montpellier
Agglomération

Jean Joubert, poète,
romancier, auteur pour
la jeunesse a obtenu le
prix Renaudot pour
L'Homme de sable, le
prix Mallarmé pour *Les
Poèmes : 1955 - 1975* et
le prix de la Fondation
de France pour *Les
enfants de Noé*, meilleur
roman pour la jeunesse.
Il a publié une vingtaine
d'ouvrages destinés aux
enfants et aux
adolescents.

En couverture : Gustave Courbet, La rencontre ou Bonjour, Monsieur Courbet, 1854 - détail.

Mini-roman